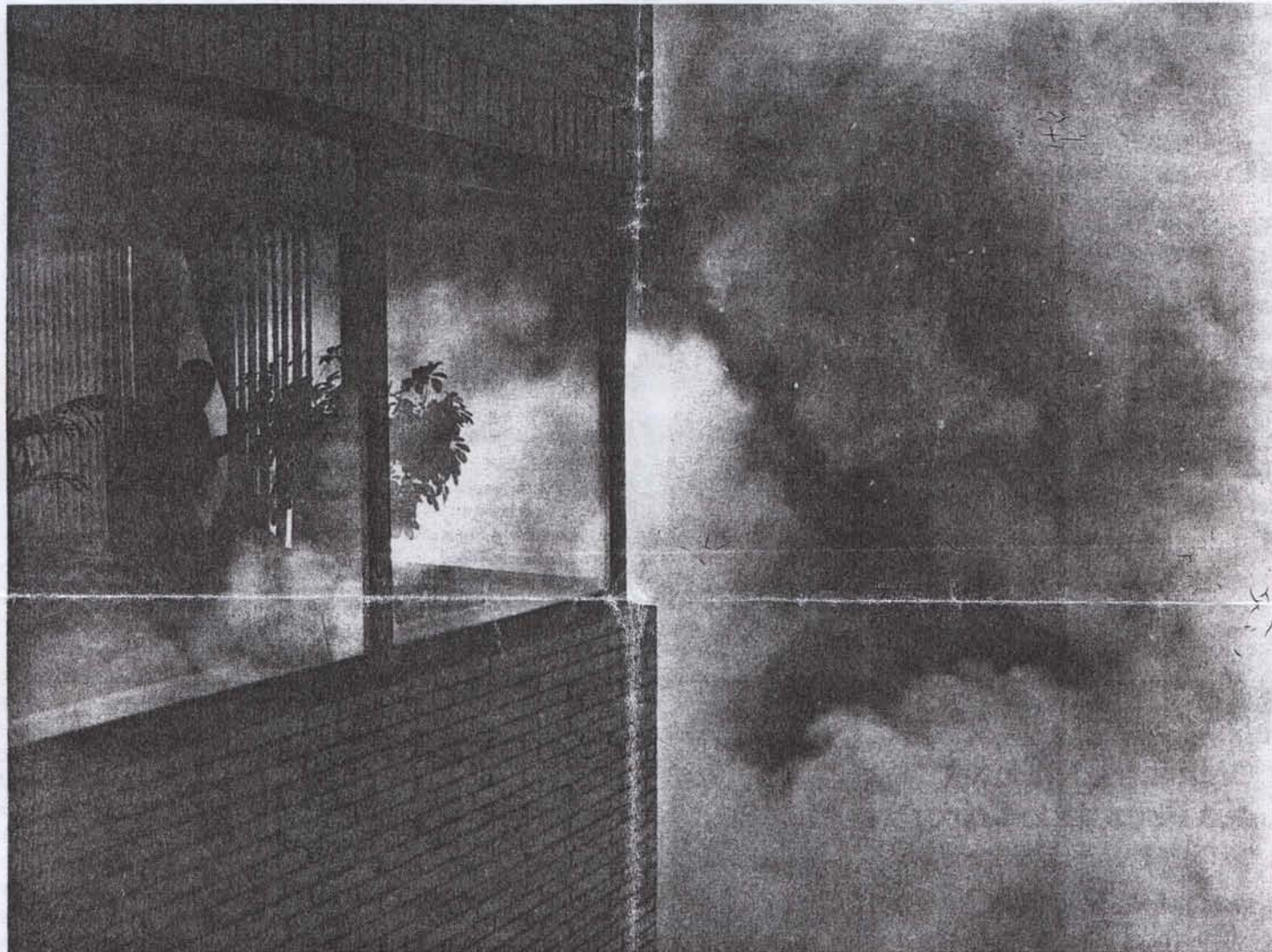


Incompréhension lors des rencontres de philo franco-américaines

Le mur de l'Atlantique



DEMARCO JONATHAN/GAMMA

New York,
11 septembre 2001.
Cinq mois après,
peut-on évaluer ce qui a
changé pour l'Amérique
et pour le monde ?

Ce devait être une rencontre au sommet, diffusée sur France Culture. Ça a été plutôt un dialogue de sourds. Sauf pour Jacques Rancière, qui a conquis son public new-yorkais.

L'amphithéâtre, au septième étage de l'Université de New York (NYU), ouvre large ses fenêtres sur Manhattan. A quelques blocs au sud, les badauds se pressent en foule silencieuse sur une passerelle de bois pour contempler le vide déjà sans décombres lais-

sé par la destruction des Twin Towers. Le trou, où semblent s'être volatilisées les tours, ne s'appelle plus ici le « Centre économique du monde » (World Trade Center) mais, en utilisant curieusement le vocabulaire militaire, « Ground zero », le cœur de cible... ce qui est une autre façon de rester au centre. Et c'est bien de ce centre que l'on parlait cet après-midi-là dans l'amphithéâtre de la NYU, lors du dialogue franco-américain organisé conjointement par le Centre de civilisation et culture françaises (et son directeur Tom Bishop) et France Culture (et sa directrice Laure Adler). Le 2 février devait inaugurer ces « Rencontres philosophiques outre-Atlantique », qui se tiendront désormais deux fois l'an ; le 11 sep-

tembre 2001 leur imposa leur premier thème.

Cinq mois après l'événement, était-il possible de lui donner un sens, d'évaluer ce qu'il avait changé pour les Américains et pour le monde, quelle « rupture de l'ordre symbolique mondial » il avait ou non provoquée ? A ma gauche, les philosophes français Jean Baudrillard et Jacques Rancière ; à ma droite, les Américains Charles Larmore et Mark Lilla. De l'ordre symbolique du monde, il fut au fond peu question (hormis dans le magistral discours de Jacques Rancière), en revanche la fracture fut, elle, bien visible et aussi large que l'Atlantique d'un côté à l'autre de la table. Sans nuance, les Américains ont resservi aux Français le couplet des impostures intellectuelles (Jean Baudrillard était déjà l'une des cibles privilégiées du pamphlet d'Alan Sokal et Jean Bricmont (1), qui reprochait, parfois

perplexe devant sa rêverie brillante mais terriblement gratuite sur les tours jumelles – « Pourquoi deux tours au World Trade Center ? » : une seule aurait symbolisé le système concurrentiel, deux incarnaient le monopole absolu, la violence du mondial –, maniant le paradoxe de l'architecture – « On ne devrait construire que ce qui, par son excellence, mérite d'être détruit ».

La vraie riposte, violente, pointue et rigolarde, est venue de Jacques Rancière : « La critique des intellectuels est un sport assez ordinaire. Nous jouons ici le rôle des Français, c'est-à-dire de ceux qui sont loin [Jacques Rancière était pourtant le seul des quatre intervenants à avoir été présent à New York le 11 septembre, NDLR], ceux qui ne comprennent rien puisqu'ils ne savent pas où sont cachées les armes. Si "ceux qui comprennent"

Les Américains ont resservi aux Français le couplet des impostures intellectuelles... Celui qui ne parle ni arabe ni pachtoui est traité de charlatan.

non sans raison, aux intellectuels français d'habiller du n'importe quoi avec le vernis de notions scientifiques mal digérées.

Où l'on vit Charles Larmore, épris pourtant de philosophie morale, refuser nettement la légitimité de toute analyse intellectuelle là où seuls les « experts » sont capables d'approcher la vérité. La charge a été alourdie par Mark Lilla, qui, en filigrane, a produit une apologie pure et simple de l'administration Bush, déplorant la méfiance des intellectuels vis-à-vis du pouvoir (traduisez : du pouvoir américain), se félicitant que les experts (militaires, islamologues, géopoliticiens) soient devenus le « cinquième pouvoir des démocraties modernes » et jouent un rôle croissant pour « assainir » leur fonctionnement. Quant aux intellectuels, qui ne parlent ni arabe ni pachtoui, ignorent tout des services secrets, n'ont jamais vu un uniforme militaire, ils ne peuvent être selon lui, que des oracles lisant l'avenir dans les entrailles de la bête. Bref, d'un côté les gens sérieux, de l'autre les charlatans.

Sur le banc des « charlatans », Jean Baudrillard, dont l'article paru dans *Le Monde* du 2 novembre et intitulé « L'esprit du terrorisme » avait déjà choqué outre-Atlantique, prit l'attaque avec légèreté, revendiquant son « irresponsabilité », sa singularité, sa préférence pour la pensée contre la vérité. Plus d'un auditeur en effet aura de quoi rester

« ceux qui savent » ou « ceux qui gèrent », alors il n'y a plus de politique car la politique n'existe que quand le système de compétences est suspendu, quand il y a mésentente, absence de consensus... » Quelqu'un dans l'amphi fit aussi remarquer que le 11 septembre résultait surtout de la faillite d'un certain nombre desdits experts. « Pourquoi êtes-vous venus pour nous dire qu'on ne peut rien expliquer ? » renchérit vivement un professeur (français) du Centre universitaire. On a l'impression que cet événement devient de plus en plus confus. »

Dans la salle, les étudiants prenaient des notes furieuses. John, venu pour entendre Baudrillard, qui représente pour lui la pensée française, fut fasciné par Jacques Rancière, qu'il ne connaissait pas, et « ravi d'entendre une critique que l'on ne lit plus dans les journaux américains ». C'est avec un air navré que Lilla est sortie du débat. Cette jeune étudiante de 25 ans, née en France de parents iraniens, new-yorkaise depuis quatre ans, décrit le New York de l'après-11 septembre sclérosé, dans un état traumatique : « La vie a repris son cours à une vitesse incroyable, reconnaît-elle. On a effacé les traces du sinistre, ôté les drapeaux à toutes les fenêtres, décollé les photos des disparus sauf devant l'hôpital Saint-Vincent, à côté de Ground zero. Et, en même temps, la réflexion semble blo-

quée, toute parole critique des intellectuels interdite... » France Culture lui a confié le micro (2) juste pour recueillir des paroles ordinaires de New-Yorkais presque ordinaires (ils sont tous artistes, journalistes, écrivains, beaucoup sont franco-américains), qui racontent simplement leur 11 septembre, le silence effrayant après l'impact, l'odeur tenace dans les rues pendant plusieurs jours... A quelques encablures de la NYU, quelques étudiants manifestaient contre la mondialisation orchestrée par les pays riches sous les fenêtres du centre de congrès du G12. Allons, toute l'Amérique n'était pas à l'Université de New York ce 2 février.

« Charles Larmore et Mark Lilla n'étaient pas mes premiers choix, concède Tom Bishop, l'organisateur américain de la rencontre. De même que Paul Ricœur était initialement prévu à la place de Jean Baudrillard. Nul doute que les critiques anti-intellectuelles des Américains n'auraient pas été si virulentes face à Ricœur. Moi aussi, j'ai trouvé l'article de Jean Baudrillard grotesque et, sur ce point, je suis d'accord avec Mark Lilla. » Ne trouve-t-il pas néanmoins le débat caricatural ? Il affirme que les deux philosophes présents représentent un point de vue américain important (voire dominant), qu'il importe de se remettre à critiquer la position des Etats-Unis, tout en s'inquiétant du sentiment antiaméricain qu'il sent monter en France.

Alors, quelque chose a-t-il changé en Amérique avec le 11 septembre ? Non, ont finalement répondu Jacques Rancière et Mark Lilla. Le premier a diagnostiqué : le 11 septembre, quel que soit le choc physique de l'événement, n'a provoqué aucune rupture, puisqu'il a été au contraire immédiatement intégré dans le système symbolique américain (exprimé par les discours de George W. Bush sur la justice infinie et la guerre du Bien contre le Mal). Et, comme en illustration, Mark Lilla a répondu en substance : rien de neuf ne s'est produit. Nous étions les plus forts. On nous hait pour cela. Mais nous sommes toujours les plus forts. CQFD ●

Catherine Portevin

(1) *Impostures intellectuelles* a été publié en France en 1997 aux éditions Odile Jacob.

(2) Ecouter son documentaire *Nine eleven*, réalisé avec François Teste, samedi 23 à 22h10, sur France Culture.

A écouter
Radio libre :
Rencontres philosophiques
outre-Atlantique, samedi
15.00, sur France Culture.